

Combat.

5 Decembre 1936

N° 15.

1 FRANC BELGE

5 DECEMBRE 1936

# COMBAT

**Et si nous baptisons  
la Belgique  
la  
NOUVELLE - ZEELANDE?**

**HEBDOMADAIRE paraissant le samedi.**

BUREAUX : 14, rue des Comédiens, Bruxelles - Téléphone : 17.93.72.

Rédacteur en Chef : DENIS MARION.

Abonnements : 1 an : 40 frs — 6 mois : 25 frs — de soutien : 100 frs, au Comp. Chèq. Post. : E. NOULET 155809.

## AVEC GIDE EN U. R. S. S.

**CHOSSES VUES par Jacques Huisman**



A la fin d'un séjour de près de dix mois en U. R. S. S. pendant lequel j'avais, travaillant comme stagiaire d'abord, puis comme ingénieur dans des usines soviétiques, gagné ma vie et mes vacances, j'ai été l'invité de Gide et j'ai fait avec lui une grande partie de son voyage.

C'est pourquoi j'attendais avec grande impatience ce livre qu'il avait annoncé.

*Retour de l'U. R. S. S.* a paru. Comble du sincère et du scrupuleux! Dans le souci énorme de ne dire que ce qu'il a vu, de n'écrire que ce qu'il a véritablement éprouvé étant là, Gide réalise le prodigieux effort de détruire lui-même ce qu'il avait espéré voir, ce qu'il aurait tant aimé éprouver.

Cependant, je crois que les circonstances et l'atmosphère dans lesquelles ce voyage eut lieu permettent beaucoup mieux de comprendre le sens et l'amertume de ce livre. Voici donc quelques notes sur les conditions dans lesquelles Gide a vu — et n'a pu voir — l'U. R. S. S. et les citoyens soviétiques.

\*\*

« André Gide avait été invité par l'Union Soviétique à faire un voyage en U. R. S. S. Il était libre d'aller où il voudrait, en invitant qui il voulait. »

\*\*

Gide arrive en avion, de Berlin.

Le pilote qui le conduit sait qu'il est responsable d'un hôte de marque. Il se presse, il brûle les étapes, il fait du zèle et il survole l'aérodrome de Moscou une heure et ~~est en~~ avance sur l'horaire prévu.

Stupeur.

La réception n'est pas prête, pas du tout; Epouvante du chef de l'aéro-gare: « Qu'est-ce que Gide va penser? »

Téléphonages affolés. Rassemblement de tout le personnel: jardiniers, mécaniciens, télégraphistes de l'aérodrome. On fait un petit tas de foule au centre de la plaine. L'avion atterrit. « Vive Gide, hurrah! »

Porté en triomphe, bousculé, ralenti, on lui fait attendre les autorités. Celles-ci arrivent, affairées, boutonnant leur veston.

Quand les délégations des usines, les groupes d'enfants, les fleurs et les discours de bienvenue viennent à leur tour, Gide est déjà à son hôtel.

\*\*

Gide est logé à Moscou dans le plus bel appartement de l'hôtel Métropole. Louis XV infâme métissé de 1900. Les dorures et les lambris, les velours brochés, les lustres contournés donnent une lourde impression de luxe vieilli et démodé. Des larbins obséquieux, en livrée miteuse, formés par le tzarisme, assurent censément le service, mais Gide qui est venu voir l'U. R. S. S. trouve

C

et  
la  
qu  
m  
m  
et  
ri  
sc  
dk  
ta  
se

mauvais (comme tous les touristes) qu'ils fassent dans leur désordre et leur nonchalance, que les repas ne prennent jamais moins de deux heures (1).

\*\*

Gide voudrait voir aussi une usine, le travail des ouvriers soviétiques.

On organise une « visite ».

Quand Gide arrive, on a *arrêté le travail*.

Guirlandes, calicots, « bienvenue au grand écrivain, etc... ». Les ouvriers s'entassent et font la haie; un enfant présente une gerbe de fleurs, on se presse, on crie: « Vive Gide », puis visite commentée.

Visite d'une usine morte! Alors qu'il eût été si simple, et combien plus réconfortant, d'improviser une visite anonyme.

\*\*

Gide a dîné ce soir avec D.... C'est un écrivain soviétique intelligent mais qui ne parvient plus à écrire ce qu'on attend de lui. Après le repas, Pierre Herbart, un des compagnons du voyage qui était en U. R. S. S. depuis assez longtemps, fait un effort. On part *sans avoir prévu*, au parc de culture. Promenade tranquille, indépendante.

Détente. C'est le récit de cette excursion qui est une des parties les plus optimistes du livre.

D... bafouille d'angoisse. Il se sent responsable, puisqu'il y est, de cette aventure qui n'est pas préparée, donc « pas digne ».

« Si Gide allait ne pas trouver que tout est bien, s'il allait dire que tout n'est pas parfait! »

\*\*

« S'il allait ne pas tout trouver parfait », voilà la crainte qui a corrompu tout le voyage. Au lieu de nous laisser voir, on voulait nous montrer non pas ce qui était bien, mais ce qui, dans l'esprit petit bourgeois de nos guides ou de notre interprète officiel (la fidèle Bolla), devait nous sembler le plus magnifique et qu'avec tact on nous annonçait toujours « vous allez voir comme c'est beau » ou « comme cela va être merveilleux ».

C'est ce qui conduisit à faire passer pour faux ce qui était réel, à donner l'impression de superficiel à ce qui était profond (2) et à mettre au premier plan des réalisations qui ne sont que secondaires (3).

\*\*

André Gide, agacé, prononce en tout deux phrases, 15 secondes.  
Déception.

\*\*

*Théâtre.*

Au lendemain de la mort de Gorki, on donne « La Mère » en séance solennelle.

Gide est venu ; il apparaît dans sa loge. Acclamations, cris, hurlements, enthousiasme énorme. Cela dure 1/4 d'heure.

A l'entr'acte, les « écrivains » (toujours eux) ont installé un buffet. Champagnes et toasts. Luxe de toasts et discours.

Après le second acte, André Gide s'en va.  
Déception.

\*\*

Pour le voyage vers Ordjenikedze (anciennement Vladikaucase), on lui avait donné un vieux wagon spécial aussi laid que l'hôtel Métropole. André Gide et les écrivains français qui étaient avec lui durent réellement se fâcher, menacer même d'abandonner le wagon à la première station, pour obtenir que l'on établisse le soufflet et la communication avec le reste du train.

On circule. Gide s'installe dans un wagon ordinaire au milieu d'un groupe de jeunes komsomols qui partent en vacances. Conversation tranquille.

Terreur de l'interprète. « Qu'est-ce qu'on dira si l'on sait que Gide a voyagé en wagon dur ».

Enthousiasme de Gide. Il consacre trois pages pleines d'optimisme au récit de cette aventure.

\*\*

A 200 km. de Vladikaucase, une délégation des écrivains géorgiens est venue dans le train à notre rencontre.

Et dire qu'on avait à peine quitté les écrivains de Moscou!

\*\*

Gare de Vladikaucase.

Réception immense. Fleurs, discours, délégation d'enfants, musique, bousculades, cris et acclamations.

Ce sera toujours comme ça. Lorsque le grand vapeur qui transportait Gide arrive au port de Sébastopol, les voyageurs se massèrent tellement pour voir descendre Gide et la foule qui attendait, que le bateau donna singulièrement de la bande.

\*\*

En panne d'auto au milieu d'un gué. Parfait.

Des bergers viennent autour de nous, on leur donne des cigarettes, ils jouent avec les petits jouets, jeux d'adresse, emportés de Paris, qu'André Gide avait avec lui et qui lui servent occasionnellement à entrer en relations avec ceux dont il ne comprend pas la langue.

Parfait. Tout à fait agréable. Mais la panne se prolonge.

Des camions passent. On en arrête un pour que Gide et quelques-uns de ces compagnons puissent aller à l'auberge qui se trouve à quelques kilomètres plus loin.

Indignation du guide interprète et des « écrivains géorgiens ». « Nous ne pouvons pas admettre que l'on puisse dire qu'André Gide, notre grand écrivain ami, a voyagé en camion en Géorgie ».

La panne a duré encore deux heures.

\*\*

On fait, par des chemins impossibles et merveilleux, 300 km. pour voir à Tinendale un kolkhose de vignobles. Quand on arrive, la marche du kolkhose est arrêtée. (cf. plus haut la visite de

André Gide, agacé, prononce en tout deux phrases, 15 secondes.  
Déception.

\*\*

*Théâtre.*

Au lendemain de la mort de Gorki, on donne « La Mère » en séance solennelle.

Gide est venu ; il apparaît dans sa loge. Acclamations, cris, hurlements, enthousiasme énorme. Cela dure 1/4 d'heure.

A l'entr'acte, les « écrivains » (toujours eux) ont installé un buffet. Champagnes et toasts. Luxe de toasts et discours.

Après le second acte, André Gide s'en va.

Déception.

\*\*

Pour le voyage vers Ordjenikedze (anciennement Vladikaucase), on lui avait donné un vieux wagon spécial aussi laid que l'hôtel Métropole. André Gide et les écrivains français qui étaient avec lui durent réellement se fâcher, menacer même d'abandonner le wagon à la première station, pour obtenir que l'on établisse le soufflet et la communication avec le reste du train.

On circule. Gide s'installe dans un wagon ordinaire au milieu d'un groupe de jeunes komsomols qui partent en vacances. Conversation tranquille.

Terreur de l'interprète. « Qu'est-ce qu'on dira si l'on sait que Gide a voyagé en wagon dur ».

Enthousiasme de Gide. Il consacre trois pages pleines d'optimisme au récit de cette aventure.

\*\*

A 200 km. de Vladikaucase, une délégation des écrivains géorgiens est venue dans le train à notre rencontre.

Et dire qu'on avait à peine quitté les écrivains de Moscou!

\*\*

Gare de Vladikaucase.

Réception immense. Fleurs, discours, délégation d'enfants, musique, bousculades, cris et acclamations.

Ce sera toujours comme ça. Lorsque le grand vapeur qui transportait Gide arrive au port de Sébastopol, les voyageurs se massèrent tellement pour voir descendre Gide et la foule qui attendait, que le bateau donna singulièrement de la bande.

\*\*

En panne d'auto au milieu d'un gué. Parfait.

Des bergers viennent autour de nous, on leur donne des cigarettes, ils jouent avec les petits jouets, jeux d'adresse, emportés de Paris, qu'André Gide avait avec lui et qui lui servent occasionnellement à entrer en relations avec ceux dont il ne comprend pas la langue.

Parfait. Tout à fait agréable. Mais la panne se prolonge.

Des camions passent. On en arrête un pour que Gide et quelques-uns de ces compagnons puissent aller à l'auberge qui se trouve à quelques kilomètres plus loin.

Indignation du guide interprète et des « écrivains géorgiens ». « Nous ne pouvons pas admettre que l'on puisse dire qu'André Gide, notre grand écrivain ami, a voyagé en camion en Géorgie ».

La panne a duré encore deux heures.

\*\*

On fait, par des chemins impossibles et merveilleux, 300 km. pour voir à Tinendale un kolkhose de vignobles. Quand on arrive, la marche du kolkhose est arrêtée. (cf. plus haut la visite de

Fusine). Gide, au bout de dix minutes, est fatigué de cette festivité.

\*\*

Il y a un rassemblement au bord de la route. Gide, très intéressé, demande qu'on s'arrête. On descend. C'est un accident de voiture qui provoque cette réunion.

André Gide se glisse parmi les badauds. Il regarde, écoute, est enchanté.

L'auto des « écrivains Géorgiens » qui nous suivait s'est arrêtée à son tour » (4).

L'un d'eux s'approche: « Mais, camarade Gide, c'est simplement un accident de voiture! »

Gide ne répond pas.

Un autre vient: « Camarade Gide, je vous assure que ce n'est qu'un accident de voiture! »

Gide continue à s'intéresser vivement aux gens qui l'entourent.

Un troisième Géorgien.

Colère de Gide: « Et s'il me plaît à moi de voir et de comparer comment se passe un accident de voiture en U. R. S. S. aussi bien qu'en Allemagne ou qu'en France! »

Ahurissement attristé des « poètes Géorgiens ».

\*\*

Il n'est pas nécessaire d'accumuler encore les anecdotes, ni de s'étendre sur de ridicules difficultés matérielles, (contre-ordres et retards continuels qui encombrèrent tout le trajet), pour faire comprendre l'état d'esprit, la résignation découragée dans laquelle se termina ce voyage. Celles que je viens de rapporter me semblent caractériser assez les circonstances qui ont forcé Gide de juger la « culture en U. R. S. S. » sur le seul témoignage du niveau des intellectuels plus ou moins communistes (mais petits bourgeois attardés de 1900 quand même) avec qui, presque exclusivement, il a pu parler librement, dont les fronts sont peut-être « les plus courbés du monde » mais qui le plus souvent puent de conformisme.

Comment sinon, ne pas réaliser que la culture, cela commence par *apprendre à lire*, qu'il y a en Russie 150 millions au moins de paysans qui en sont à apprendre à lire, que pour apprendre à lire, il faut des écoles et des professeurs; que pour faire ces écoles il faut du ciment et des maçons, des cimenteries et des ingénieurs, des trains et du fer; que le temps d'apprendre à lire doit se gagner sur le temps du travail et que ce temps, ces « loisirs » des masses ne peuvent se gagner que par le secours des machines et par la formation de cadres de techniciens.

Faire de la politique, être dans la ligne en U. R. S. S., c'est simplement construire, c'est augmenter sa « qualification ». Les « cadres décident de tout ».

Et il est apparent que cette ligne serait contrariée par la diffusion inopportune de discussions d'ordre littéraire, psychologique ou métaphysique. Pour importantes qu'elles soient, celles-ci seraient capables, en entraînant des masses forcément encore ignorantes, d'être des germes de division qui ralentiraient certainement les seules choses qui apparaissent en ce moment comme fondamentalement nécessaires.

(voir suite page 2, col. 6).

(4) Il faut bien remarquer que le fait que Gide était le plus souvent suivi n'implique pas du tout qu'il fût surveillé.

Il s'agissait réellement, dans l'esprit des « responsables » de ce voyage de faire que Gide soit à chaque instant le « mieux possible » et de préserver ce « poète ami » contre des accidents éventuels.

Ce qu'il y avait à la fois de pathétique et de désarmant dans ce voyage, c'est que l'on avait toujours affaire à des gens tellement gentils, si sincèrement gentils, et qui auraient tant voulu faire plaisir à celui qu'ils recevaient!

# Avec Gide en U. R. S. S.

(suite de la 1<sup>re</sup> page)

Ce sont avant tout: « la construction rapide des éléments matériels (écoles de briques et de fer) qui conditionnent toute la culture à venir des masses en U. R. S. S. et la préparation des armes qui permettront éventuellement de défendre cette culture naissante contre les agressions qui, de l'extérieur, se préparent le long de ces immenses frontières. »

Gide n'a même pas pu voir, tant son voyage fut stupide, l'extraordinaire réseau de cours, de bibliothèques, de petites réunions qui, couvrant toute l'organisation des usines et des kolkoses, amènent pratiquement les masses aux éléments de la culture.

Il en parle cependant de confiance en fin d'un des chapitres appendices de son livre (en petits caractères).

*«... et je n'admire rien tant en U. R. S. S. que les moyens d'instruction mis presque partout déjà à la portée des plus humbles travailleurs pour leur permettre (il ne tient qu'à eux) de s'élever au-dessus de leur état précaire »*

Mais c'est une caractéristique essentielle de ce livre de donner, d'une part, presque toute la place à des critiques qui se rapportent à une infime minorité de gens qui, logiquement, parce qu'ils étaient déjà formés avant la révolution, ne peuvent être que des petits bourgeois conformistes (1) et, bien que sincères, bassement admiratifs du régime au pouvoir et, d'autre part, de reléguer en annexe les réalisations créées par les véritables dirigeants de l'U. R. S. S. et qui garantissent l'avenir pour une culture originale des peuples entiers de l'Union Soviétique.

Mais Gide n'a pas eu l'occasion (comme le signale encore Pierre Herbart dans une lettre à Gide parue dans *Vendredi*) de rencontrer tranquillement un des dirigeants de l'Union et qu'il n'a pas eu le temps de prendre joyeusement contact avec les masses libres de l'U. R. S. S.

Et ce qui est dommage, ce n'est pas qu'André Gide ait publié ces notes et ces vérités qu'il pensait, mais c'est que ses hôtes n'aient pas eu le bon sens de lui laisser recueillir ces suppléments d'information que lui aurait certainement donnés un voyage moins triomphal.

(1) Mais qui sont absolument privés de tous les moyens économiques de résister dans l'avenir en temps que classe.